

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume X - Numéro 20A Décembre 2020 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBA**, Professeur des Universités

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. La critique de Sénèque contre la vaine érudition, Koffi ALLADAKAN	1
2. Ontologie et politique chez Spinoza, Assanti Olivier KOUASSI et Koffi Azoumanan YAO	17
3. Continuité et discontinuité dans la monade leibnizienne, Mireille Alathe BODO	35
4. Le statut de la morale dans le communisme de Marx et Engels, Gbotta TAYORO	53
5. Les implications sociales de la révolution sexuelle revendiquée par Herbert Marcuse et Wilhelm Reich, Blédé SAKALOU	72
6. Dans l'univers de l'analyse pragmatique du langage, Franck Viviane BEUGRÉ	91
7. Féminité, une identité à redéfinir, Djakaridja KONATÉ	106
8. Ethnies et pratiques constitutionnelles chez les akan matrilinéaires (Le cas des Nzima), Diamoi Joachim AGBROFFI	125
9. Facteurs explicatifs de l'inappétence intellectuelle des apprenants du Collège Saint Augustin de Cotonou, Guillaume Abiodoun CHOGOLOU ODOUWO, Serge Arnel ATTENOUKON, Florentine AKOUÉTÉ-HOUNSINOUE	155
10. Ethnicisation et désethnicisation du débat politique en Côte d'Ivoire, Frederic Kouassi Touffouo PIRA	182
11. L'écriture engagée dans <i>Tout grand vent est un ouragan</i> de Charles Nokan : pour une analyse stylistique et rhétorique des passions, Ernest AKPANGNI	203
12. Pratiques autobiographiques dans <i>La Mémoire amputée</i> de Werewere Liking: une stratégie de subversion générique, Kouamé Jean-François EHOUMAN	223

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

Perspectives Philosophiques n°020A, Quatrième trimestre 2020

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉ DANS LA MONADE LEIBNIZIENNE

Mireille Alathe BODO

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY (Côte d'Ivoire)

bodomireille@gmail.com

Résumé :

L'infini et le fini sont des termes corrélatifs. Toute interprétation métaphysique du fini, exige de par sa nature même, qu'on fasse appel à une notion variable, objective de l'infini. Les méditations de Leibniz tournent autour de ces deux notions centrales. Leibniz en propose une conciliation élégante par l'idée que les monades sont douées de perception, c'est-à-dire qu'elles se singularisent par leur capacité à unifier des multitudes composées à l'infini. La monade constitue donc la pierre angulaire de la métaphysique leibnizienne. C'est une substance simple sans parties ayant des actions propres qui changent continuellement leurs rapports. Ce changement de dénomination correspond à l'implantation dans la substance d'un principe actif appelé entéléchie. L'entéléchie comme synonyme de la force métaphysique primitive, est la puissance d'agir constitutive de la substance. C'est un opérateur de substantialité en tant qu'elle recèle l'activité qui est la marque essentielle de la substance. La substance se distingue d'un agrégat par un principe d'unité qui lui permet de demeurer la même à travers le changement continu de ses opérations et ses modifications.

Mots-clés : Agrégat, appétition, entéléchie, monade, perception.

Abstract :

Infinite and finite correlative terms. Any metaphysical interpretation of the finite, by its very nature, requires that we appeal to a variable, objective notion of infinity. Leibniz's meditations revolve around two central notions, namely unity and infinity. He proposes an elegant conciliation by the idea that the monads are endowed with perception, that is to say, they are distinguished by their ability to unite multitudes composed to infinity. The monad is thus the cornerstone of Leibnizian metaphysics. It is a simple substance without parts having some specific actions that continually change their relationships. This

change of name corresponds to the implantation in the substance of an active ingredient called entelechy. Entelechy as synonymous with the primitive metaphysical force is the constitutive power of substance. It is an operator of substantiality insofar as it conceals the activity which is the essential mark of the substance. Substance is distinguished from an aggregate by a principle of unity which enables it to remain the same through the continual change of its operations and modifications.

Keywords : Aggregate, appetite, entelechy, monad, perception.

Introduction

Leibniz fut le premier philosophe à dégager la loi de la continuité. Selon cette loi, il existe un enchaînement des créatures, une échelle d'organisation successive depuis le minéral jusqu'au végétal, à l'animal et à l'humain. Appliquée à l'espace, la loi de continuité fait rejeter toute idée de vide. C'est le continu qui règne désormais dans la nature. Le rapport de continuité qui unit les monades fait place au rapport d'harmonie préétablie entre les substances. La loi de la continuité est un principe d'invention. Elle est considérée comme un instrument heuristique de découverte. Selon cette loi, il existe un enchaînement des créatures, une échelle d'organisation des monades. C'est une continuité dans la hiérarchie et non une juxtaposition. Appliquée aux mathématiques, la loi de la continuité conduit Leibniz à l'invention du calcul infinitésimal. Le calcul infinitésimal a amené des changements fondamentaux non seulement dans toutes les branches des mathématiques, mais aussi dans la plupart des domaines de la science. Cet enchaînement entre les substances, nous permet de comprendre l'articulation entre le flux continu de la connaissance et la rupture de la découverte en sciences, mais aussi la diversité des controverses à leur sujet. D'ailleurs, c'est ce qu'Hegel souligne dans *l'histoire de la philosophie*, en affirmant que tout ce qui existe, mérite de périr, parce qu'il contient déjà les contradictions qui causeront sa perte. Comment concilier alors continuité et discontinuité dans une même réalité ? Autrement dit, comment subordonner deux termes apparemment contradictoires dans une même réalité telle que la monade ?

1. L'historique de la notion de monade

La monade est une unité d'être. Elle se comprend par son dynamisme interne, sa force qui se répercute de façon identique à tous les niveaux de l'univers. Le problème consiste à savoir comment nous connaissons cette force. Pour mieux comprendre cette idée, nous définirons la monade.

1.1. Définition de la monade

L'idée d'atome avait fait son apparition dans la philosophie grecque avec Démocrite. Mais Démocrite faisait de l'atome, le plus petit élément constitutif de la matière. Leibniz, philosophe allemand à cheval sur le 17^{ème} siècle et le 18^{ème} siècle, laisse de côté l'atome pour s'intéresser à la monade. Ce concept de monade d'origine pythagoricienne, constitue pour Leibniz, une innovation importante pour dépasser le dualisme cartésien. L'idée d'une substance simple, éventuellement appelée monade, s'impose jusqu'à rompre avec les écrits précédents où Leibniz avait défendu l'idée d'une substance corporelle composée d'une forme substantielle unie à un corps constitué d'un agrégat de substances corporelles. M. Fichant (2004, p. 219), affirme : « La monade chez Leibniz, n'est autre chose qu'une substance simple qui entre dans les composés, simple, c'est-à-dire sans parties. » Les monades sont donc de véritables atomes de la nature, en un mot, les éléments des choses. Elles n'ont ni portes ni fenêtres par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir. « La monade est un point, mais un point métaphysique dont l'activité consiste en le dépliement ou le développement continu de ses replis. C'est un miroir vivant représentatif de l'univers suivant son point de vue », écrit (M. De Gaudemar, 2001, p. 39). Elle renferme une sorte de perception et d'appétition. Elle est le miroir du monde, parce qu'elle est l'image inversée de Dieu, le nombre inverse de l'infini. L'essentiel de la monade, c'est qu'elle a un sombre fond. Elle en tire tout, et rien ne vient du dehors, ni ne va au dehors. C'est une pièce sans porte ni fenêtre, où toutes les actions sont internes. C'est d'une manière métaphysique que les monades agissent les unes sur les autres.

Aux perceptions claires d'une monade, répondent les perceptions confuses d'une autre monade. Toutes les monades sont douées de perception, et chaque

monade perçoit l'univers de son point de vue. Chacune des perceptions de la monade, est la représentation du multiple dans l'unité. Dieu pense la monade comme son propre inverse, et la monade n'exprime le monde que parce qu'elle est harmonique. L'harmonie préétablie sera dès lors, une preuve originale de l'existence de Dieu. L'enveloppement est le repli ou les replis de l'univers infini en la monade indivisible et infinitésimale. L'image de l'enveloppement permet de penser que la monade, dans sa simplicité ou dans son unité, contient l'univers infini et infiniment varié. L'univers est donc composé d'éléments infiniment petits. Tout ce que nous percevons n'est que la somme de ces éléments. Toute substance est comme un monde entier et comme un miroir vivant de Dieu. Ainsi, l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a de substances, car chacune exprime à sa façon sa représentation de l'univers selon son point de vue. En ce sens, l'enveloppement peut être identifié à la représentation.

Leibniz en développant la notion de monade met un terme à certains paradoxes et inaugure de nouvelles réformes, c'est-à-dire qu'il introduit un principe actif dans la monade appelé entéléchie. Ce principe actif avait déjà fait son apparition sous d'autres appellations. Il est tel que le précise M. De Gaudemar (2001, p. 39) : « une certaine tendance ou force primitive d'agir, qui est la loi inhérente à cette substance et lui a été imprimée par le décret de Dieu ». Leibniz est donc connu pour avoir rangé tous les êtres de nature sous un même concept, la monade. Mot grec qui signifie unité. Composée d'unités vivantes et agissantes, la nature est pleine de vie. Désormais, dans sa philosophie évoluée, une âme se nomme monade, et tout l'univers en est composé. La monade est donc un atome de substance, c'est-à-dire une réalité immatérielle et dynamique qui fonde l'unité et l'identité d'un vivant. Elle est constitutive de l'âme, comme l'atome est constitutif de la matière. M. De Gaudemar note à ce propos (2001, p. 7-8) : « Chaque âme a un corps organique dont elle fait l'unité. Mais il faut un principe interne d'unité pour qu'il y ait un être véritable. Sans ce principe, l'être n'est qu'agrégat. Et ses éléments ne conspirent pas à former son unité. » Ce parallélisme n'exclut pas la progression des corps aux âmes. Les formes substantielles sont des forces qui ont quelque chose d'analogue à l'appétit et à l'âme. Pour Leibniz, tout est

force, tout est âme. Il reste ferme sur la continuité des êtres de nature, qui tous représentent l'univers selon leur point de vue comme des miroirs vivants. Une telle continuité n'empêche pas de prendre en considération des degrés de perfection qui pouvaient donner à certains des prérogatives particulières. M. De Gaudemar affirme en ces termes (2003, p. 53) :

Certaines âmes ont en effet un degré d'expression et donc de perfection qui les habilite à remplir des tâches spécifiques dans l'univers créé par Dieu. Telles sont les âmes raisonnables, dont la raison est à la fois un degré supplémentaire de perfection et une possibilité d'accès à un ordre plus sublime que celui de la nature, où il se trouve pourtant à titre de virtualité.

Il y a donc un ordre de justice et de moralité qui coordonne les personnes. D'où la continuité naturelle qui règne dans l'univers leibnizien.

1.2. De la continuité au calcul infinitésimal

Au 17^{ème} siècle, apparaît dans les écrits de Newton et Leibniz la notion d'infiniment petit. Ils sont donc considérés comme les fondateurs du calcul infinitésimal. Le procédé infinitésimal consiste à trouver à l'intérieur du fini l'opération et la présence de l'infini. Il a permis des progrès spectaculaires avec le développement des ordinateurs à partir des années 1950. En mathématique, le calcul infinitésimal permet le passage du discontinu au continu. Il a ouvert aux mathématiques des voies nouvelles aussi vastes que fécondes, et a permis d'aborder l'étude théorique des problèmes fondamentaux de la philosophie naturelle que sont les relations entre corps naturels et substances métaphysiques. C'est donc une partie essentielle des mathématiques, en cela qu'elle intéresse nombre de secteurs, comme la physique ou la mécanique. En physique, G. W. Leibniz estime que (1966, p. 40) :

L'usage de cette loi est très considérable. Elle porte qu'on passe toujours du petit au grand et à rebours par le médiocre, dans les degrés comme dans les parties... et jamais un mouvement ne naît immédiatement du repos ni ne s'y réduit que par un mouvement plus petit comme on n'achève jamais de parcourir aucune ligne ou longueur avant que d'avoir achevé une ligne plus petite.

Les perceptions viennent par degrés de celles qui sont trop petites pour être remarquées. La spécificité de la philosophie de Leibniz concernant le calcul infinitésimal est que Leibniz veut lier l'infini et le fini. Il fait découvrir

l'infiniment petit. Le tout pour lui, n'est pas seulement une addition de parties, mais une intégration des parties dans une unité supérieure. Le réel pour Leibniz, est un continu dont on ne peut puiser les parties. On ne pense plus le fini et l'infini séparément, par opposition à Descartes qui pose une rupture entre l'homme fini créé par l'infini qui est Dieu. À cet effet il écrit : « L'homme possède une idée de l'infini. Il est capable de concevoir à sa manière limitée, l'infini. » (R. Descartes, 1992, p. 57).

Le calcul infinitésimal est un passage du discontinu au continu. Il est l'un des plus formidables accomplissements de l'esprit humain. C'est un si puissant instrument de recherche qui a changé la face des mathématiques pures et appliquées. Il nous a permis de comprendre les états changeants dans chaque monade. Et comme tout est question de degré de perfection, Leibniz montre qu'aucune substance n'est absolument méprisable devant Dieu. Il y a un nombre infini de degrés de perfections. Les individus sont tous différents. Chaque être est une composante de la perfection du monde. Comme le souligne G. W. Leibniz (1969, p. 170) en ces termes : « une bonté infinie ayant dirigé le créateur dans la production du monde, tous les caractères de science, d'habileté, de puissance et de grandeur qui éclatent dans son ouvrage, sont destinés au bonheur des créatures intelligentes. » La félicité de toutes les créatures raisonnables est donc un des buts que vise le créateur. C'est pourquoi, le malheur de quelques-unes de ces créatures peut arriver par concomitance, c'est-à-dire lié avec les plus grands biens. Ce mélange de composé montre que tout est lié dans l'univers leibnizien. Rien n'est méprisable. Il n'y a pas de vide, ni même de stérilité. Il y a au contraire, une gradation continue des espèces de la nature. La question de l'infini est donc centrale dans la compréhension de la continuité. Tout commence par une certaine progression. G. W. Leibniz écrit (1966, p. 131) : « La gradation des espèces découle du principe métaphysique de continuité. Tout va par degrés dans la nature, et rien par saut. » Cette règle à l'égard des changements est une partie de la loi de continuité. La loi de changement fait l'individualité de chaque substance particulière. Il y a des monades à tous les degrés de clarté et d'obscurité. Tout se distingue par le degré, tout diffère par la manière. Il y a une continuité de toutes les existences. Ce principe de continuité est un principe de philosophie naturelle suggérant que dans la nature, les choses changent

graduellement. Cette idée a été énoncée par Aristote, puis elle a été élevée au rang d'axiome en sciences par Leibniz. C'est ce principe de continuité que Darwin développe dans sa théorie de l'évolution de l'espèce formulée en 1859 dans *L'origine des espèces*, où il démontre qu'il y a des changements graduels des espèces qui peuvent être rapides ou lents, mais qui aboutissent à la formation de nouvelles variétés. Avec lui, on parle donc de sélection naturelle.

Cependant avec Leibniz, on parle de la loi de continuité ou principe de continuité. En vertu de cette loi de continuité, Leibniz soutient qu'il n'y a aucune interruption dans les actes de la conscience, qui pense toujours, comme le sang circule toujours sans que l'homme s'en aperçoive. La loi de continuité montre la liaison qui existe entre les différentes parties du monde. Tout dans le monde de la matière est en action réciproque. Le changement d'une partie du monde s'étend à toutes les autres parties. Toute monade représente plus ou moins clairement l'univers entier, de même que tout point particulier de l'univers physique éprouve tout ce qui se passe dans l'univers entier. Tout l'univers leibnizien est donc hanté par le principe de continuité. Le commencement et la fin, la naissance et la mort n'étaient pour Leibniz, que des phénomènes, les manifestations d'un processus de contraction, de développement, d'obscurcissement ou d'éclaircissement des monades. Les ruptures et les différences absolues disparaissaient, à mesure qu'elles comprenaient plus clairement les nuances individuelles infinies de la vie. En un mot, la différence cesse d'être extrinsèque et sensible, c'est-à-dire qu'elle s'évanouit en ce sens, pour devenir intrinsèque, intelligible ou conceptuelle, conformément au principe des indiscernables. G. Deleuze affirme (1988, p. 88) : « Le principe des indiscernables établit des coupures, mais les coupures ne sont pas des lacunes ou des ruptures de continuité. Elles repartissent au contraire le continu de telle façon qu'il n'y ait pas de lacune. » La continuité ne peut en aucun cas faire évanouir la différence. Ce qui s'évanouit, c'est seulement toute valeur assignable des termes d'un rapport, au profit de sa raison interne qui constitue précisément la différence. La différence entre deux individus doit être interne et irréductible, c'est-à-dire tendre vers 1, tandis qu'elle doit s'évanouir et tendre vers 0, en vertu de la continuité. Il y a un reflux de la continuité sur les âmes dans l'accord des deux instances.

Autrement dit, il y a une infinité de degrés dans les monades en continuité. Selon la loi de continuité, les vraies unités ne sont pas matérielles. Elles sont absolument simples et indivisibles. Le principe de continuité est indispensable à la compréhension de la monade. Il consiste à dire que la nature ne fait pas de saut, ni de bond. Cela signifie qu'une chose ne peut passer d'un état à un autre brusquement. De la graine à l'arbre, il y a une infinité d'états intermédiaires. Le réel est un continu dont je ne peux pas faire le tour. Tout ce qui est réel est donc intelligible. Il n'y a pas de vide dans la hiérarchie des êtres, comme dans l'espace. Les vérités de fait sont liées au principe de continuité. Le principe de continuité est le critère ultime du choix de Dieu. La continuité est le prolongement d'un événement remarquable sur une série jusqu'à l'événement singulier remarquable suivant.

Énoncé pour les règles du mouvement, le principe de continuité permet de considérer le repos comme un mouvement infiniment petit, l'égalité comme une inégalité infiniment petite. M. De Gaudemar, explique que (2001, p. 22) : « Chez Leibniz, tout changement implique une transition d'un état à un autre, et l'on peut progresser à l'infini dans l'assignation de ces états successifs. » Nous pouvons de la même manière supposer, au principe des perceptions remarquables ou distinguées, une infinité continue de perceptions insensibles qui font la transition d'une perception à une autre. Le principe de continuité s'applique donc aux petites perceptions. Et c'est ce qui explique le lien entre perception et appétition. Toute perception enveloppe un mouvement de l'être qui est l'embryon de l'action. L'activité perceptive fondamentale peut se prolonger en pensée expresse. Il y a donc continuité entre les petites perceptions et l'aperception. Chaque perception distincte d'une âme, comprend une infinité de perceptions confuses enveloppant tout l'univers. Ces petites perceptions insensibles produisent une inquiétude qui nous oriente dans un sens ou dans un autre. C'est un aiguillon insensible qui nous pousse toujours de l'avant. Le principe de continuité constitue le monde en tant qu'unité rationnelle. Il dirige la théorie du monde avec ses points continus et discontinus que les monades. Les monades sont principes d'unité. . Elles se rapprochent de l'esprit. Être pour Leibniz, c'est donc agir. Les êtres qu'ils soient spirituels ou matériels, sont composés de monades, c'est-à-dire d'unités de forces, d'atomes énergétiques.

Dieu choisit le meilleur et l'être étant préférable au non-être, il n'existe que de l'être. Donc pas de vide dans la création. De la loi de continuité, sont sorties les petites perceptions inconscientes.

2. De la perception à l'aperception

Ici il est question du rapport entre perception et aperception. Comment de la perception aboutir à l'aperception ?

2.1. Les petites perceptions inconscientes

La question de la perception est généralement considérée dans la philosophie de la connaissance. Contrairement à la théorie de Descartes qui stipule que l'homme est essentiellement un être de conscience, Leibniz dans la préface des *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, démontre que la conscience claire ne constitue pas la totalité du psychisme. Pour lui, il existe des petites perceptions dont nous n'avons pas conscience. L'esprit est perpétuellement soumis à des sollicitations imperceptibles qui nous tiennent en haleine. La théorie de Leibniz sur la perception est très originale, car elle démontre que ce n'est pas seulement les substances simples et inférieures qui ont des perceptions inconscientes, mais aussi les esprits humains. Par sa théorie des petites perceptions, Leibniz montre qu'il faut traiter toutes les quantités perçues quoi qu'elles soient illimitement petites, puisque leur somme donne un résultat fini. Et pour mieux juger ces petites perceptions que nous ne saurions distinguer dans la foule, nous allons nous servir du bruit de la mer dont on est frappé quand on est au rivage. Pour mieux entendre ce bruit, comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire les bruits de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensembles. En un mot, le bruit de la mer est une unité dont les fondements se trouvent dans la multiplicité des petites perceptions dans sa globalité, il fait apparaître ici, qu'il y a non seulement continuité entre les perceptions inconscientes et l'aperception, mais aussi dérivations. L'aperception du tout dérive de la perception des parties. Il y a donc un passage insensible de l'aperception à la perception insensible. Leibniz évoque les petites perceptions pour expliquer la

continuité de la conscience. La perception consciente est l'effet de l'agrégat d'innombrables perceptions individuelles dont chacune demeure sous le seuil de la conscience. Chaque âme connaît l'infini, mais confusément. Comme en me promenant sur le rivage de la mer et entendant le grand bruit qu'elle fait, j'entends les bruits particuliers de chaque vague dont le bruit total est composé, mais sans les discerner. Même les esprits supérieurs aux monades nues, n'ont pas toujours des perceptions conscientes, c'est-à-dire des aperceptions. L'aperception n'est pas seulement la perception consciente, mais la perception tournée vers l'intérieur, la perception de soi.

Bien que Leibniz soutienne avec Descartes que l'esprit est toujours actif, il affirme contre lui que « la pensée est souvent inconsciente. » (G. W. Leibniz, 1966, p. 137). A la lumière de cet enseignement, Leibniz voudrait montrer que nous avons toujours une infinité de petites perceptions, sans nous en apercevoir. Mais nous ne sommes jamais sans perceptions. Mais il est nécessaire que nous soyons souvent sans aperceptions, c'est-à-dire sans perceptions distinguées. L'inconscient est inhérent à toute substance créée et l'on trouve dans l'univers tous les degrés de perception en continuité. Ainsi, si toute monade perçoit, toute monade n'aperçoit pas nécessairement. Ces petites perceptions permettent de comprendre que la conscience s'épanouit au-delà des multiplicités sous-jacentes de l'inaperçu. G. W. Leibniz souligne l'importance des perceptions. À ce sujet, il écrit (1966, p. 40) : « Les perceptions insensibles sont aussi importantes pour la science de l'esprit, de l'âme, comme les corpuscules insensibles le sont pour la science naturelle. » Il est donc nécessaire de les considérer, car elles sont véritablement centrales dans la philosophie de Leibniz. Ces petites perceptions insensibles permettent de comprendre que la perception est une propriété de toute substance. Elle est l'expression active de la monade, en fonction de son point de vue. Mais force est de reconnaître que la monade a plusieurs formes d'expressions actives qui sont ses manières, suivant que ses perceptions sont sensibles, affectives ou conceptuelles. La perception qu'elle soit sensible, imaginative ou rationnelle, permet de concevoir les idées qui deviennent alors des contenus de représentation. L'idée est l'objet immédiat de la perception. C'est ce que soutient Descartes dans ses réponses aux secondes objections (2005, p. 204) : « Nous

connaissions des choses de notre pensée et non des choses en soi. Notre connaissance porte sur des idées des choses, dont la réalité représentative est justement désignée sous les termes de réalité objective. » Ainsi par le nom d'idée, nous attendons cette forme de chacune de nos pensées par la perception immédiate de laquelle nous avons connaissance de ces mêmes pensées. Par le nom d'idée, j'entends cette forme de chacune de nos pensées par la perception immédiate de laquelle nous avons connaissance de ces mêmes pensées. Il faut donc voir l'idée d'une chose afin de comprendre le ou les mots qu'on emploie pour la désigner. Sans la perception préalable de l'idée de la chose, le terme serait un simple son dépourvu de signification. La perception est donc très importante pour la compréhension d'un objet. Ce sont ces petites perceptions qui forment les impressions que les corps environnants font sur nous, et qui enveloppent l'infini. Elles sont aussi à la base de cette liaison que chaque être a avec le reste de l'univers. Ces petites perceptions sont à concevoir en tant que des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que trop petites ou trop grandes ou trop unies. Les perceptions de nos sens, lors même qu'elles sont claires, doivent nécessairement contenir quelques sentiments confus, car comme tous les corps de l'univers sympathisent, le nôtre reçoit l'impression de tous les autres, et quoique nos sens se rapportent à tout, il n'est pas possible que notre âme puisse s'attendre à tout, c'est-à-dire tout comprendre. C'est pourquoi nos sentiments confus sont le résultat d'une variété de perceptions qui est tout à fait infinie.

En psychologie, les petites perceptions, les perceptions insensibles sont encore une manifestation de la loi de la continuité, car chaque perception consciente implique une infinité de petites perceptions. Or, ces petites perceptions interviennent partout. Elles forment les goûts, les images, les qualités des sens claires dans l'assemblage, mais confuses dans les parties, elles assurent la liaison de chaque être avec le reste de l'univers. Ce sont ces petites perceptions qui sont à l'origine de nos déterminations. Elles donnent même le moyen de retrouver le souvenir au besoin pour des développements périodiques qui peuvent arriver un jour. Elles gardent les semences de sa restitution, si bien qu'il ne saurait disparaître à jamais. La continuité existe encore dans la hiérarchisation des formes substantielles. Si avec Leibniz, on définit la perception, comme la

représentation du multiple dans l'un, de la multitude dans l'unité, on peut distinguer différentes catégories de substances simples d'après les qualités de leurs perceptions. Celles-ci sont obscures, dégradées dans les monades simples, elles sont plus distinguées dans les âmes. Et susceptibles de tendre indéfiniment vers la distinction chez les esprits. Dans la seconde catégorie, la perception s'accompagne de mémoire. Dans la troisième catégorie, elle se double d'un pouvoir de connaissance réflexive et d'une présence de la raison. Si toutes les monades ou substances simples sont douées de perception, seuls les esprits possèdent activité réflexive et pensée. La perception de la substance intelligente enveloppe la possibilité d'une connaissance réflexive, tandis que l'animal ne dépasse pas le sentiment ou l'instinct brut. La réflexion en elle-même suppose en nous l'inconscient, car il n'est pas possible que nous réfléchissions toujours expressément sur toutes nos pensées. Autrement l'esprit ferait réflexion sur chaque réflexion à l'infini sans jamais pouvoir passer à une nouvelle pensée. Par exemple, en m'apercevant de quelque sentiment présent, je devrais toujours penser que je pense, et penser encore que je pense d'y penser et ainsi à l'infini. Mais il faut bien que je cesse de réfléchir sur toutes ces réflexions et qu'il y ait enfin quelque pensée qu'on laisse passer sans y penser, autrement on demeure toujours sur la même chose. Malgré l'existence de l'inconscient, G. W. Leibniz (1966, p.p.98-99) précise : « Qu'on peut dire absolument que l'homme pense et pensera toujours. Car, ce qu'on apporte pour tourner notre sentiment en ridicule sert à le confirmer. » La perception de l'homme est toujours perception humaine et sa mémoire d'un autre ordre que simplement l'écho des consécutions empiriques. Entre ces trois catégories d'âmes, il y a une multitude de formes intermédiaires, car tout vient par degré dans la nature et rien par saut. Il y a donc une continuité qui règne dans la nature des choses. Jamais une perception consciente n'arrive si elle n'intégrait un ensemble infini de petites perceptions qui déséquilibrent la macroperception précédente et préparent la suivante. G. W. Leibniz démontre que (1966, p. 98) : « Ce qui est remarquable doit être composé de parties qui ne le sont pas, rien ne saurait naître tout d'un coup. » Autrement dit, une perception consciente se produit lorsque deux parties hétérogènes au moins entrent dans un rapport différentiel qui détermine une singularité. Les petites perceptions constituent donc l'état animal ou animé par excellence. Le macroscopique distingue les perceptions et les appétitions qui sont passage d'une

perception à une autre. Cette connaissance des perceptions insensibles sert aussi à expliquer pourquoi et comment deux âmes humaines ou autrement d'une même espèce ne sortent jamais parfaitement semblables des mains du créateur et ont toujours chacune son rapport originaire aux points de vue qu'elles auront dans l'univers. Leur différence est toujours plus que numérique. En un mot, les perceptions insensibles sont d'aussi grand usage dans la pneumatique¹ que les corpuscules insensibles le sont dans la physique. Il est donc déraisonnable selon G. W. Leibniz de (1966, p. 40) : « Rejeter les uns et les autres sous prétexte qu'elles sont hors de la portée de nos sens. Rien ne se fait tout d'un coup. »

C'est une des grandes maximes de Leibniz et des plus vérifiées que la nature ne fait jamais de sauts. D'où la loi de continuité. Cette loi est très considérable dans la physique. La physique au temps de Leibniz implique ce qu'on appelle force vive, appelée aujourd'hui énergie cinétique. C'est une nouvelle forme de la philosophie naturelle.

Elle porte qu'on passe toujours du petit au grand et à rebours par le médiocre, dans les degrés, comme dans les parties, et que jamais un mouvement ne naît immédiatement du repos ni ne s'y réduit que par un mouvement plus petit, comme on n'achève jamais de parcourir aucune ligne ou longueur avant que d'avoir achevé une ligne plus petite. (G. W. Leibniz, 1966, p. 40).

Et tout cela fait bien juger qu'encore les perceptions remarquables viennent par degrés de celles qui sont trop petites pour être remarquées. Toute substance est perception, mais il ne faut pas confondre perception et conscience. Leibniz faisait déjà la distinction entre ces termes avant même l'introduction de la théorie de l'inconscient chez Freud. En effet, Freud fait de l'inconscient le concept majeur de compréhension de l'esprit humain. A ce sujet, il écrit : « *le moi n'est pas maître dans sa propre maison.* » (1973, p. 6). La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une très faible part auprès de la vie inconsciente.

¹ La pneumatique désignait pour Leibniz, une science que l'on situerait aujourd'hui entre la psychologie et la morale où il développe ses théories de l'entendement et de la volonté. En d'autres termes, c'est une science de l'esprit qui fait usage des perceptions insensibles.

2.2. L'aperception

Généralement définie comme connaissance réflexive, l'aperception est une réflexion accompagnée de conscience. Elle est chez Leibniz l'un des termes les plus connus de sa philosophie. Elle est réservée aux âmes raisonnables. Elle est la conscience que les âmes raisonnables ont de leurs perceptions. En clair, l'aperception est une prise de conscience claire d'une perception, ou d'une connaissance. M. De Gaudemar affirme (2001, p. 11) : « *L'aperception est la conscience, ou la connaissance réflexive de l'état interne.* » Elle succède toujours à la perception. La perception définit la relation entre un sujet et un objet. Elle est un rapport sensible au monde. Elle n'est pas extérieure à son objet, mais elle est continuité, contact sensible avec le monde. Il y a donc un délai qui sépare le perçu et l'aperçu. G. W. Leibniz (2004, p. 225) le démontre en ces termes :

puisque réveillé de l'étourdissement, on s'aperçoit de ses perceptions, il faut bien qu'on en ait eu immédiatement auparavant quoiqu'on ne s'en soit point aperçu ; car une perception ne saurait venir naturellement que d'une autre perception, comme un mouvement ne peut venir naturellement que d'un mouvement.

L'action du principe interne qui fait le changement ou le passage d'une perception à une autre est appelée appétition. Leibniz effectue un parallèle entre les perceptions et l'appétition. L'appétition est la tendance qui nous pousse continuellement d'une perception à une autre. C'est le principe du changement interne. Elle est régie par des lois des appétits, ou des causes finales du bien et du mal. L'appétition exprime la mobilité des âmes, lesquelles ne sont jamais en repos et tendent constamment à une meilleure harmonie intérieure. Inséparables des perceptions, les appétitions nous mènent à la joie présente. Ce sont comme des mouvements de la nature. Il y en a toujours un grand nombre, insensibles comme les perceptions qui ne sont aperçues que lorsqu'elles deviennent présentes par leur conjugaison avec d'autres inclinations. Il est vrai que l'appétit ne saurait toujours parvenir entièrement à la perception où il tend, mais il obtient toujours quelque chose, et parvient à des perceptions nouvelles. Nous expérimentons nous-mêmes une multitude dans la substance simple, lorsque nous trouvons que la moindre pensée dont nous nous apercevons enveloppe une variété dans l'objet. Ce qui nous oblige à

confesser que la perception et ce qui en dépend est inexplicable par des raisons mécaniques, c'est-à-dire par des figures et par les mouvements.

Leibniz pour sa part, nomme celle-ci comme conscience et centre d'activités réflexives. La réflexion de l'aperception, à l'origine et au fondement de la temporalité différenciée de la perception, permet ce retour sur soi, ce reflet de la conscience sur elle-même, dont la perception est démunie. G. W. Leibniz affirme (2004, p. 222) : « Le passage qui enveloppe et représente une multitude dans l'unité, ou dans la substance simple, n'est autre chose que ce qu'on appelle la perception, qu'on doit bien distinguer de l'aperception ou de la conscience. »

La conscience est en effet, réflexion sur son action, ou mémoire de son action en tant qu'on la considère comme sienne. Or l'acte réflexif ne peut se maintenir continuellement, et quand nous dormons par exemple nous sommes souvent dans l'état de simples monades, ou de bêtes seulement capables d'associations d'images. Le sommeil n'est d'ailleurs qu'une des formes de cette inattention qui est notre ordinaire et affecte constamment le sentiment de soi. Mais la personne subsiste quel que soit le degré de conscience, car elle repose sur l'ordre objectif des relations. L'enjeu ici, est que Leibniz veut montrer que c'est l'aperception, faculté active et non passive de l'âme humaine qui se charge de rendre les perceptions claires et distinctes. L'aperception accompagne les perceptions distinctes. La capacité d'aperception ou d'acte réflexif distingue les esprits, ou âmes raisonnables, des autres âmes. L'aperception affirme M. De Gaudemar (2001, p. 12) : « Permet de s'apercevoir de ses sentiments passés et fait paraître l'identité réelle que produisent les perceptions insensibles. Elle prouve encore une identité morale que Leibniz appelle personnalité. » Tout sujet souhaitant atteindre la vérité, doit travailler les données de sa conscience afin qu'il ne tombe pas dans les erreurs d'interprétations. L'aperception est la capacité qui permet un réel dédoublement du sens où le sujet devient pour lui-même objet. La personne agissante, comme sujet de la qualité morale, possède donc une puissance d'agir et de pâtir au sein de toute la nature, et chaque action retentit sur l'ensemble organisé, car tout se tient. Ainsi, pour une vie harmonieuse, nous devons prendre en considération les relations entre nos actions et celles des autres êtres de l'univers.

2.3. Le principe de discontinuité

Les atomistes tels que Leucippe et Démocrite, parlent de discontinuité de l'espace, quant aux cartésiens, ils parlent de continuité de l'espace. Mais ni les uns ni les autres n'ont réussi à rattacher les deux termes. Leibniz quant à lui, n'a cessé de méditer sur le problème du continu et du discontinu. S'il avait fallu faire pencher la balance, c'est du côté du continu qu'il l'aurait inclinée, car le discontinu n'était pour lui qu'un moment dans un progrès. Leibniz apercevait dans le calcul infinitésimal la confirmation de cette équivalence que les contraires ont entre eux, quand on pousse chacun d'eux à la limite. Le repos est pour lui un mouvement évanescent. La loi du repos est comme une espèce de la loi du mouvement. Il y a entre le mouvement et le repos, une différence relative. Le mouvement, c'est ce qu'il y a de réel dans l'existence. En quel cas le mouvement infiniment petit devient repos ?

Par repos, il faut entendre une consistance et une présence constante. Le mouvement quant à lui, est un état changeant et une présence passagère. Le repos aussi bien que le mouvement est un état, ou bien une présence. Le père Pardies écrit (1976, p.108) : « *Si nous considérons bien la nature du repos et du mouvement, nous trouverons que le mouvement pourrait être aussi bien appelé une cessation de repos, que le repos est appelé une cessation de mouvement.* » Le mouvement et le repos procèdent donc par transformation infinitésimale. Le changement qualitatif renvoie à une unité active qui fait passer un état dans l'instant, mais assure aussi l'ensemble du passage perception et appétit.

La substance représente donc la double spontanéité du mouvement comme événement, du changement comme prédicat. Le principe de discontinuité est une théorie sans coefficients différentiels. Le devenir est à la fois processus de continuité et de discontinuité. Tout changement est fondé sur des modifications non seulement quantitatives, mais qualitatives et donc discontinues. Pour avancer, il faut faire un pas. La continuité est donc l'apparence moyenne d'une série à peu près régulière de discontinuités ; de pas en avant. Chaque espèce vivante est apparue, et cette naissance est une discontinuité de l'histoire. La discontinuité est la propriété caractéristique d'une dynamique qui procède par sauts. Les oppositions notionnelles telles

qu'entre mouvement et repos, continuité et discontinuité, montrent que la pensée leibnizienne s'engage dans un jeu extraordinairement subtil, dans un exercice d'équilibrisme intellectuel. La constitution d'un monde rationnel est une tâche infinie des monades associées dont le résultat n'est jamais prévu. La notion de monade autour de laquelle s'articule cette coïncidence est le point d'application de toutes les divergences conceptuelles et la pierre de touche de tout l'édifice métaphysique leibnizien.

Conclusion

Le principe de continuité constitue le monde. Toute la philosophie de Leibniz est donc un effort continu pour montrer que d'une notion à l'autre, d'un être à l'autre, on passe par une série de différences infinitésimales, ou de ressemblances infiniment approchées. Le continu et le discontinu n'existent dans la réalité qu'en unité inséparable dans la monade. Leibniz concilie la continuité nécessaire pour qu'il y ait rationalité et que tout ne surgisse de rien, et la discontinuité sans laquelle il n'y aurait qu'actualisation. La monadologie de Leibniz est donc une théorie de la constitution intermonadique qui se réfère à l'accord harmonique des monades. Cette interconnexion des monades fait que rien ne se passe dans l'une sans affecter si peu que ce soit toutes les autres. Ces liaisons naturelles de toutes les actions et perceptions font une conjugaison universelle ou une solidarité de fait. L'être agissant peut ignorer cette solidarité, mais son intérêt est de la prendre en compte, car elle est la condition de la vie en commun. L'action bonne est celle qui contribue à ce dessein, et qui accroît la perfection de l'ensemble sans nuire aux parties. Le concept de vie est donc au cœur de la métaphysique de Leibniz. La nature pour lui, est pleine de vie. Ainsi, il n'y a rien d'inculte, de stérile, de mort dans l'univers leibnizien. Tout est force, pensée et désir.

Références bibliographiques

BOUVERESSE René, 1994, *Leibniz*, Paris, PUF.

DE GAUDEMAR Martine, 2001, *Le Vocabulaire de Leibniz*, Paris, Ellipses.

DELEUZE Gilles, 1988, *Le Pli, Leibniz et le baroque*, Paris, Éditions de Minuit.

DESCARTES René, 1992, *Méditations métaphysiques*, Trad. Florence K, Paris, PUF.

FUENTES Carlos, « La Notion de personne », in *Magazine littéraire, Leibniz, philosophe de l'universel* n°416, Janvier 2003, p. 53.

GUITTON Jean, 1951, *Pascal et Leibniz*, Paris, Aubier.

HAAR Michel, 1973, *introduction à la psychanalyse de Freud*, Paris, PUF.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 2004, *Discours de métaphysique suivi de monadologie et autres textes*, Edition établie, présentée et annotée par Michel Fichant, Paris, Gallimard.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1966, *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, Trad. Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1714, *Des Principes de la Nature et de la Grâce fondés en raison*, Paris, PUF Ed. André Robinet.

NAERT Émilienne, 1964, *La Pensée politique de Leibniz*, Paris, PUF.

OLIVO Gilles, 2005, *Descartes et l'essence de la vérité*, Paris, PUF.

Père Pardies, « Discours sur le mouvement local », in *Revue d'histoire des sciences*, T.29 n°3-Juillet 1976, p.108.

RATEAU Paul, 2019, *Lire aujourd'hui les principes de la nature et de la grâce de Leibniz*, Paris, Iliesi digitale.